

A LA BRUNANTE.

CONTES ET RÉCITS

PAR FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

LE PERE MICHEL.

(Suite.)

III.

LA MEUNIÈRE DU MOULIN.

—Je n'eus guère le temps de pleurer les bonnes gens de chez nous, car à peine installé dans la caserne de Québec, on commença à nous briser au métier et à nous faire faire des marches à gauche, à droite, en avant, en arrière, en échelon, que sais-je moi? sous la conduite d'un caporal rouge, flanqué d'un côté par son fourreau de bayonnette, et de l'autre par une petite canne qu'il faisait tourner au bout de son bras, comme s'il se fut agi de chasser un essaim de moustiques.

La grosse voix du capitaine Boillard, n'était rien auprès des aménités que nous disait ce sous-officier, et c'est là, dans cette cour de l'ancien collège des Jésuites que je vis bien que cette politesse exquise entre militaires, ne dépasse rarement le sergent major et qu'elle est toujours un mythe pour le pauvre soldat. Néanmoins, je n'étais pas trop gourmandé, car là comme au moulin, je tenais à ce que l'on fût content de moi. Je rattrapai les plus forts et un beau matin, un grand anglais, à favoris roux, le lorgnon sur l'œil et la tabatière à la main, s'en vint nous dire, après nous avoir inspectés, qu'il était fier de notre escouade, tellement fier qu'il allait nous donner des ordres pour nous faire embarquer le soir même sur la barque du capitaine Lagueur, et nous expédier à Montréal, pour de là être dirigés sur le corps, commandé par M. de Salaberry.

Nous mimas trois jours à nous rendre, ce qui me permit d'écrire une longue lettre à Marguerite, et bien m'en prit, car à peine débarqués, on nous expédia de suite à l'Acadie, où mon bataillon venait de se tirer quelques coups de fusil, avec les Bostonnais. Le colonel de Salaberry était déjà parti pour remonter la rive gauche de Chateauguay; nous ne le rejoignîmes qu'après une marche forcée, et cela, pour se mettre de suite à couper des arbres et à détruire des ponts, comme s'il se fut agi de revenger sur les pauvres habitants de l'endroit, l'invasion de tous ces étrangers. Ah! je vis alors, mon petit Henri, comme c'était une horrible chose que l'art militaire, et je passai la nuit à regretter la vie heureuse que je menais si tranquillement au moulin, lorsque le roi d'Angleterre déclara la guerre aux Bostonnais.

Le lendemain, ce fut bien pis.

On nous fit ranger en bataille, le colonel passa devant nous en donnant tous ses ordres à un enfant de seize ans. Celui-ci se dirigea vers mon capitaine, lui montra du bout de son sabre un endroit du bois, et nous voilà partis au pas de course sans savoir où nous allions.

Plus tard, quelques années après, j'ai su que si la bataille avait été gagnée, c'était grâce à nous qui avions défendu le gué de la rivière. A peine étions nous installés, à l'afût, derrière le fourré, qu'un officier grand, fort et bel homme, s'avança vers nos lignes en criant :

— Braves canadiens, rendez-vous! nous ne voulons pas vous faire de mal!

Ignace Gendreau leva le bout de son fusil, un éclair jaillit et le géant roula dans l'herbe, pendant qu'autour de son bel uniforme, souillé de sang, les coups et les balles pleuvaient dru comme grêle.

Ce n'était pourtant que le commencement, et pendant longtemps je n'entendis plus rien de distinct: un cauchemar impossible m'entraînait dans le vertige; seulement on m'a dit que je m'étais battu comme les autres, et je n'ai pas de peine à le croire, car mon fusil était noir de poudre. D'ailleurs pas une trace sur mon corps pour m'indiquer clairement que j'avais été en danger de mort. Quand je commençai à voir ce qui se passait autour de moi, j'eus le frisson. Des cadavres, de pauvres êtres qui vivaient, pensaient et aimaient peut-être comme moi, au lever du soleil, étaient là la figure dans la boue, le corps aplati par les talons de bottes de ceux qui leur avaient marché dessus, et rien que de revoir ces choses là, en pensée, ça me donne la chair de poule. Nous étions vainqueurs pourtant, et avec 300 hommes, on avait mis en déroute 7,000 américains commandés par le général Hampton.

Je pensai que l'oncle Labrèque serait fier en lisant cela, car il avait promis à McIntyre de s'abonner à la *Gazette de Québec*, et puis la pauvre Marguerite, comme son cœur tremblerait de joie en ne voyant pas mon nom parmi ceux des morts!

Nous sommes tous ainsi faits, Henri, et l'homme est un étrange esprit: ce qui est deuil pour l'un, devient souvent cause de joie pour l'autre.

J'aurais donné tout au monde pour faire savoir de mes nouvelles au moulin, mais le temps pressait, paraît-il, les Américains voulaient encore tâter du bout de nos crosses, et nous nous mimas à battre les environs.

Ce ne fut que deux mois après que je retrouvai le tour de la faire.

On me nomma garde-magasin à Mont-

réal, et pendant tout cet hiver là, je me suis fait bien du mauvais sang, car les nouvelles ne m'arrivaient pas régulièrement; je les recevais presque toujours par l'entremise de quelques camarades, et je paraissais être oublié au moulin, lorsqu'un beau matin, le sergent vaguemestre, me remit ce billet:

Le père Michel, tira de son gousset un petit portefeuille noir, et en déroula un morceau de papier jauni qui enveloppait sa médaille de Chateauguay.

—Tiens, lis-le, Henri, dit-il, je l'ai conservé, car c'est écrit par mon pauvre parrain.

Il disait:

BEAUMONT, ce 15 Février 1813.

Mon cher Michel,

Je ne suis pas bien et en attendant ton retour qui, je l'espère, aura lieu prochainement, j'ai été obligé de prendre Pitre Belours, pour m'aider. J'étais trop faible pour faire marcher le moulin tout seul. Pitre est un garçon économe et rangé, qui travaille dur.

Marguerite est bien et nous t'embrassons, Ton parrain qui t'aime.

JUSTE LABRÈQUE.

P. S. N'oublie pas ma dernière recommandation, mon garçon, tiens-toi les pieds chauds et la tête froide; car ce serait bête de ta part, si tu allais mourir de maladie, maintenant que tu as échappé aux balles yankees.

—Hélas! tout n'était pas fini pour moi, reprit le père Michel, et ce congé désiré par l'oncle Juste, n'était pas facile à obtenir car les Bostonnais devenaient remuants, et croyant que la fonte des neiges leur porterait chance, ils étaient revenus faire une petite promenade au Canada, en passant par Odeltown. Nous les attendîmes de pied ferme à Lacolle, où M. de Salaberry nous avait cantonnés, et c'est là, Henri, que je n'ai pas jeté ma poudre aux corneilles, car ces grands maigres de coquins s'étaient mis en tête de canonner le moulin de la paroisse.

C'était à la fin de mars: il faisait un froid piquant, et à chaque boulet qui venait éventrer la muraille du pauvre moulin, un fort courant d'air se précipitait dans la chambre où nous étions. Heureusement que je ne les craignais pas, comme le bon M. Raby, notre curé, et agenouillé près de l'embrasure de la fenêtre, je tirais sur l'ennemi, en descendant un, à chaque coup de fusil, car vois-tu Henri, j'avais la rage au cœur et je me disais:

—Si au lieu de venir à Lacolle, ces gueux-là s'étaient mis en tête de venir braquer leurs canons sur le moulin de Beaumont, comme Marguerite se mourrait de peur en ce moment.

Et boum! à chaque fois que mon chien descendait sur le bassin, un Américain s'allongeait par terre et se mettait à planter des poireaux.

Pauvre Marguerite, elle qui me rendait le cœur si faible autrefois, elle ne s'est jamais douté du coup d'œil que son seul souvenir me donnait ce jour-là. Dieu me pardonne! je crois que je les aurais tous abattus les uns après les autres, si une grenade n'était pas venue me faire entrer dans l'épaule un éclat de bois, venant du chambranle de la fenêtre.

Je tombai à mon tour, l'on m'enleva et je demeurai deux mois en convalescence à l'Hôpital de Montréal. Un beau jour de juin, le chirurgien me dit en riant qu'il avait un nouveau remède pour moi, et il me prescrivit d'en prendre aussi longtemps que je le voudrais; puis, il me tendit un rouleau. C'était mon congé et mon brevet de sergent-major.

Que de joie, cachée sous ce bout de parchemin! Je reverrai donc le parrain, son moulin et la meunière, me disais-je, et le soir j'étais en route pour Québec.

Lorsque j'y arrivai, le temps de la marée était passé, et les chaloupes de Beaumont parties depuis déjà deux grandes heures. Force me fut de traverser à la Pointe Lévi, et de faire la route à pied; elle n'était pas longue habituellement—deux petites lieues,—mais ce jour-là elle se fit interminable, car depuis quatre mois j'étais sans nouvelles de ceux que j'aimais. Déjà j'étais arrivé sur le coteau de Vincennes; mon cœur battait à me rompre la poitrine, car il n'y avait plus qu'un quart de lieue pour se rendre au moulin, et prenant mon sac, je l'appuyai le long de la clôture puis m'assis dessus pour préparer mes idées aux joies que j'allais éprouver.

En ce moment le petit Turgeon passait; je vis bien que ma blessure et la fièvre m'avaient changé, car il me regarda sans me reconnaître!

—Eh! l'enfant, il n'y a rien de nouveau dans la paroisse, lui dis-je en grossissant ma voix.

—Non monsieur, fit-il d'un air tout effrayé. —Où vas-tu donc de ce pas, ajoutai-je doucement pour le rassurer.

—En bas de la côte, chez Pitre Belours.

—Mais, c'est au moulin ça; comment va le meunier Labrèque?

L'enfant me regarda avec des yeux tout grands-ouverts, et me dit tout simplement.

—Depuis trois mois et demi, il est mort, monsieur.

—Comment il est mort, criai-je avec des larmes pleines les yeux.

—Et mademoiselle Marguerite, ajoutai-je si bas, que je m'entendis à peine.

—Dame! son amoureux Michel Larrière a été tué à la guerre, et comme après la mort du meunier Labrèque, elle n'était pas pour deman-

der la charité, elle s'est mariée avec Pitre Belours qui a fait des économies pendant que l'autre faisait le soldat.

Je crus que j'allais mourir. Je tombai sur l'herbe, et là je pleurai comme un enfant, puis quand ma première douleur fut passée je me rendis chez M. Raby qui me confirma toutes ces affreuses nouvelles.

Maintenant, n'ai-je pas raison de dire que c'est une bien triste chose que la guerre, Henry? et tu ne comprendras bien ces paroles que lorsque tu auras encore grandi de deux bons pieds. Dire que sans le roi Guillaume, je me serais marié à la meunière du moulin, morte de chagrin en voyant les économies de Pitre s'en aller à l'auberge, et que j'aurais joué de la vie, moi aussi, tandis que maintenant, sans famille, sans enfants, je ne suis plus qu'un invalide pensionné par le gouvernement. Ah! tu ne sauras jamais, combien je les déteste, ces Anglais!

V.

SOLEIL D'AUTOMNE.

Aujourd'hui, tout s'en est allé.

Le vieux moulin banal de Beaumont a suivi le sort du manoir seigneurial; il est abandonné. La route par où nous filions vers la grève fait partie de la prairie, et le rivage lui-même n'est plus fréquenté que par de rares pêcheurs aux bars qui au mois d'octobre, viennent allumer leurs feux sur les crans du petit Cap.

Seul je reste encore debout, au milieu de ces souvenirs d'enfance qui s'en vont, car le père Michel a suivi la loi commune. Depuis longtemps il dort son dernier somme sans nul souci des choses de ce monde, et pourtant il m'a semblé qu'en ce jour de sa fête, cela ferait plaisir aux os verts de mon vieil ami, si je pensais à lui, et si je faisais une place à sa pauvre âme frileuse, tout à côté de la mienne qui, en ce moment se réchauffe doucement au contact des derniers rayons de son soleil d'automne.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

FAITS DIVERS.

La barque *Marie Eliza*, partie de Québec pour Marseille, et qui a été abandonnée dans la glace, vis-à-vis la Pointe-aux-Pères, a passé vis-à-vis Saint-Pierre-Miquelon, le 10 janvier, à 15 milles de la côte.

Le *Standard* de Buenos Ayres, du 30 novembre, donne des détails sur le dernier tremblement de terre de Salta. Le 22 octobre, à onze heures du soir, quand la plupart des habitants de la ville d'Oran étaient dans leurs maisons, on a ressenti le premier choc. Il s'ensuivit une panique immédiatement, et tout le monde affolé se précipita dans les rues. Peu de personnes étaient couchées, parce que quelques heures auparavant, on avait entendu un bruit sourd gronder dans le lointain, et tous pressentirent que c'était le prélude de quelque catastrophe extraordinaire. Les secousses continuèrent par intervalles pendant près de neuf heures, pendant lesquelles il y eut 40 chocs distincts. Les pavés des rues se fendillaient ici et là, et les maisons tombaient en ruines. Il n'y a qu'un mort et quelques blessés.

Des lettres privées de Don Julio Acquirre à son père, en date du 23 octobre, annoncent que la ville d'Oran a été complètement détruite en dix secondes; il n'y reste plus pierre sur pierre.

Oran est situé dans le Jujuy, sur la frontière de la Bolivie.

Le *Sun*, de New-York, dit que l'année dernière, il y a eu 300 meurtres dans la grande métropole des États-Unis, et il ajoute que personne n'a été pendu. Un autre journal de New-York disait, mardi, que plusieurs avaient parié que Stokes, le meurtrier de Fisk, ne serait pas pendu. Un citoyen éminent de New-York demandait, l'autre jour, si on n'avait jamais entendu dire qu'un homme qui valait \$200,000 eût été pendu. Aussi on dit que Stokes ne paraît pas avoir de très vives inquiétudes à cet endroit.

BARBARIE.—Un odieux attentat vient d'être commis, place de la Bastille, dans les circonstances suivantes :

Une jeune fille douée d'une rare beauté, Mlle Augustine M..., âgée de 22 ans, traversait cette place vers neuf heures et demie du soir, quand deux individus bien mis, passant près d'elle, chacun d'un côté, dans un moment où elle se trouvait éloignée de toute autre personne, lui lancèrent au visage le contenu d'un flacon dont chacun d'eux était muni.

Les deux assaillants prirent la fuite, tandis que leur victime s'affaissait en jetant des cris que lui arrachait l'horrible douleur à laquelle elle était en proie.

On accourut et on la transporta dans une pharmacie où l'on reconnut que le liquide jeté sur elle en grande quantité n'était autre chose que de l'eau forte.

La maheureuse jeune fille était dans un état affreux. Ses vêtements étaient brûlés; son visage se tuméfiait d'instant en instant. Ses yeux étaient perdus. Le liquide corrosif s'était également répandu dans le cou et sur la poitrine, et y avait exercé ses ravages.

Après lui avoir donné les premiers secours, on l'a transportée à son domicile. Elle a déclaré ne connaître que de vue les deux hommes qui l'avaient assaillie.

Une enquête a été aussitôt commencée, et l'on recherche activement les auteurs de cet attentat, qu'une vengeance particulière a pu seule faire commettre.—(Gaulois.)

UN HOMME DÉVORÉ PAR CINQ LIONS.—On lit dans le *Bolton Evening News*, que dernièrement, dans la ville de Bolton, Angleterre, une compagnie exhibait une ménagerie dans laquelle se trouvaient cinq lions. Pendant la dernière représentation, un nommé Thomas McCarthy, dont le nom professionnel était, "Massarti, le dompteur de lions," a été victime de son audacieuse imprudence. McCarthy était un jeune homme d'environ 34 ans, et il avait été engagé dans ces sortes de ménageries depuis le bas âge. Son expérience aurait dû le mettre sur ses gardes. Déjà il s'était vu enlever un bras par un lion, quand il était engagé dans la compagnie du cirque de MM. Bell et Myers, à Liverpool. Il avait été engagé par feu M. Manders pour remplacer Maccommo, un célèbre dompteur de lions. McCarthy était un gladiateur des plus hardis et des plus extravagants, qui ne tenait aucun compte des avertissements.

Le jour où il fut dévoré par les lions, il n'était pas en état de paraître sur la scène. Il y avait environ cinq à six cents spectateurs. Les cinq lions firent, comme d'habitude, les différents exercices, et McCarthy, au milieu des lions, fut applaudi à outrance. Chaque fois qu'il entra dans leur cage, il avait soin de tenir à sa main, des barres de fer chauffées à blanc pour battre et réduire les lions, dans le cas où ils voudraient se revolter. Malheureusement, ce jour-là, il avait négligé ce moyen suprême. Les cinq lions étaient tous vigoureux et très-féroces, et l'infortuné gladiateur, en entrant ce jour-là dans leur cage, s'aperçut qu'un lion noir d'Afrique qui, quelques jours auparavant lui avait mordu la main, était très-excité. Son attention fut dirigée sur ce lion, ce qui l'empêcha de remarquer un lion asiatique nommé "Tyrant," dont on lui avait dit, le matin même de se méfier. Comme McCarthy voulait sortir de la cage, il glissa sur le plancher. "Tyrant" s'élança aussitôt sur lui et le saisit par les flancs, tandis que le lion d'Afrique se cramponnait à son épaule, privée de bras. McCarthy appela les gardiens à son secours et leur dit de faire feu sur les lions. Pendant ce temps-là, il tira son poignard et en frappa les lions dans les yeux. La foule, folle de terreur, empêchait les gardiens de porter secours. Les cris de la foule, le sang qui coulait des blessures de McCarthy, et ses efforts désespérés, excitaient les instincts féroces des lions. Un troisième lion d'Abyssinie, qui était le favori du dompteur, lui saisit la tête et lui en arracha la peau, qui pendait sur le cou de l'infortuné; puis s'en fut tranquillement, après cet exploit, se réfugier dans un coin de la cage. Les gardiens n'étaient pas restés oisifs. Pendant que l'on faisait chauffer les barres de fer, des armes à feu étaient déchargées sur les lions, mais sans succès, car elles n'étaient chargées qu'à poudre. La police courut chercher des balles et revint promptement. Alors on tira sur les lions comme sur des cibles. Les barres de fer étant maintenant prêtes, deux des gardiens réussirent, en les battant, à leur faire lâcher prise. La foule respira. Quant à McCarthy, il était en lambeaux. Il proféra quelques paroles et pria ses camarades de ne pas le porter à l'hôpital, vu que c'était inutile et qu'il devait mourir de ses blessures. On ne l'écouta point; mais malgré tous les soins possibles, il expira bientôt dans d'horribles souffrances.

Le lion "Tyrant," qui le premier s'est rué sur McCarthy, est le produit d'un autre lion, qui a failli tuer, il y a quelque temps, le dompteur Maccommo.

LA VÉRITÉ SUR LES PILLULES SHOSHONEES, V. R.— Cette excellente médecine de famille est le remède le plus effectif pour l'indigestion, les maladies bilieuses et du foie, le mal de tête, la perte de l'appétit, le vertige, la somnolence, les spasmes et tous les désordres d'estomac et d'entrailles; et pour les personnes âgées ou quand le besoin occasionnel d'adoucir les intestins est nécessaire, rien ne saurait être plus convenable. Les personnes d'un tempérament sanguin, qui sont sujettes au mal de tête, au vertige, à la somnolence et aux bourdonnements dans les oreilles résultant d'une trop grande affluence de sang à la tête, ne devraient jamais être dépourvus de ces remèdes, vu que beaucoup de symptômes dangereux peuvent être entièrement écartés par leur usage opportun. Pour les femmes, ces pillules sont vraiment excellentes, chassant toutes les obstructions, le mal de tête accablant si commun parmi les personnes du sexe, l'abattement de l'esprit, la faiblesse de vue, les affections nerveuses, les éruptions, les tumeurs, la paleur de la peau, et donnent une expansion de santé et de jeunesse à la constitution.